Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 10 (1902)

Heft: 5

Artikel: Quelques pages d'un journal : écrit à St-Pétersbourg et à Rome, par une Suissesse

Autor: Cart, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-11595

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

l'indiction en usage dans le diocèse de Genève était celle du 24 septembre [1] et il lui arrive de tirer de cette prémisse aventurée des conclusions qui par rencontre se trouvent justes, mais le sont en réalité pour de tout autres motifs. C'est ainsi, pour nous borner à ce cas, qu'il s'autorise de cette règle prétendue — M. D. G., T. IX, page 242, note finale — pour prouver qu'un certain acte [2], du 9 janvier 1307, est encore daté d'après l'année pascale, ce qui est exact, mais simplement parce qu'en l'espèce une année de tel style et une indiction du groupe *A* sont seules concordantes et possibles.

Edouard Burnet.

QUELQUES PAGES D'UN JOURNAL

Ecrit à St-Pétersbourg et à Rome, par une Suissesse

DANS LES ANNÉES 1783 A 1798

En 1899, nous avons eu l'occasion de présenter aux lecteurs de la *Revue historique vaudoise* Mlle Marguerite-Dorothée Lienhardt, fille de l'un des derniers baillis bernois de Vevey, et institutrice de la jeune comtesse Czernicheff à St-Pétersbourg [3]. Le journal, fidèlement tenu par Mlle Lienhardt durant les quinze années de son éloignement de la Suisse, renferme, outre de très nombreux et de très intéressants détails sur les événements caractéristiques des dernières années du règne de Catherine II, des anecdotes sur les Suisses que Mlle Lienhardt a eu l'occasion de rencontrer

[1] L'acte dont il est ici question est R. G. 1255, du 25 novembre 1287, Pour cette pièce, à la considérer seule, les deux systèmes du 1er et du 24 septembre sont en réalité également possibles, Mallet exclut le premier *a priori*.

[2] Un des huit actes répertoriés au Régeste sous le numéro 1599.

[3] *Revue historique vaudoise*, 1899, pages 384-387.

soit à St-Pétersbourg, soit dans le séjour prolongé qu'elle fit avec la famille Czernicheff en Italie. Plusieurs de ces anecdotes nous ont paru de nature à être recueillies ici parce que le fait qu'elles se rapportent à des événements ou à des personnages de la fin du XVIIIe siècle leur prête un certain intêrêt. Sans doute, la plupart de ces événements sont dès longtemps connus, et plusieurs des personnages dont les noms se rencontrent dans le journal de Mlle Lienhardt n'ont pas joué un rôle bien marquant, mais la manière dont notre auteur les met en scène leur imprime parfois un cachet d'originalité.

Ajoutons que la position occupée par Mlle Lienhardt dans la maison du ministre de la marine de Catherine II, lui permettait de bien voir, de bien observer, en même temps que d'entendre beaucoup de choses, et que la distinction de son esprit et de sa culture intellectuelle la rendaient apte à bien juger de ce dont elle parle. Par son caractère plein de droiture et la noblesse de ses sentiments, Mlle Lienhardt s'était acquis la considération du comte Czernicheff et de toutes les personnes qui fréquentaient le salon de ce grand seigneur. Le brillant ambassadeur de France, comte de Ségur, entra même en correspondance avec elle et lui écrivit un grand nombre de lettres.

Le journal que Mlle Lienhardt rédigeait pour elle-même et pour ses proches ne visait certainement pas à être un monument littéraire, mais il offre l'intérêt que toute vie racontée avec simplicité et vérité ne manque pas d'inspirer. Dans les extraits que nous allons donner de ce volumineux journal, nous ne nous arrêterons que devant quelques figures de Suisses dont les noms ne sont pas encore oubliés parmi nous, en même temps que nous constaterons les impressions produites sur l'esprit de Mlle Lienhardt par les événements caractéristiques de la Révolution française, dans la mesure où ces événements avaient leur contre-coup en Suisse.

Après un voyage qui devait durer deux longs mois, Mlle Lienhardt, qui était partie de Vevey le 1er avril 1783, arrivait à St-Pétersbourg le 30 mai suivant. Elle y était reçue par une de ses compatriotes, Mlle de Beausobre, gouvernante de l'aînée des jeunes comtesses de Czernicheff, qui l'introduisit dans la famille où elle était attendue. Mais Mlle de Beausobre avait elle-même achevé la tâche qui lui avait été confiée et Mlle Lienhardt allait se trouver seule dans un monde bien différent de celui qui avait été le sien, dans la bonne petite ville des bords du Léman.

I

C'est dans une famille bâloise que Mlle Lienhardt fut tout, d'abord reçue, comme elle le consigne dans son journal à la date du 27 juin, un mois après son arrivée à St-Pétersbourg :

J'ai fait connaissance, un de ces jours derniers, avec la famille Euler, qui est des plus intéressantes. Le vieux papa, qui est connu comme un des premiers mathématiciens de l'Europe, m'a témoigné son vrai plaisir de trouver en moi une compatriote et m'a fait mille questions sur Bâle, qu'il a quittée il y a 58 ans. Sa belle-fille est une femme d'un grand mérite et tout à fait selon mon cœur. Son mari, qui est secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et professeur, est un excellent homme, sur la physionomie duquel on lit la probité. Ils ont sept enfants auxquels ils donnent une bonne éducation, trois fils et quatre filles.

Mais, déjà le 22 septembre suivant, Mlle Lienhardt devait écrire dans son journal :

Avant-hier, le vieux professeur Euler est mort subitement d'une attaque d'apoplexie. C'est une grande perte pour sa famille, car il jouissait d'une pension considérable de la cour. Il avait 72 ans, travaillait encore avec beaucoup d'assiduité et faisait toujours de nouvelles découvertes, de sorte que sa mort est aussi une perte pour le monde savant. Du reste, c'était un excellent homme qui méritait bien les regrets de sa famille et de toutes ses connaissances.

La mort du vieux papa Euler ne devait point mettre fin aux relations de Mlle Lienhardt avec la famille du défunt. De temps à autre, elle en dit quelques mots bienveillants. Ainsi le 21 mars 1786 :

Dimanche, j'ai passé une agréable soirée chez mes amis Euler. Cette famille est exactement dans le goût de l'*Ami des enfants* [1]. On y trouve cette simplicité de mœurs et cette bonté attachante qui, toujours la même, vous procure un contentement réel qui dure encore quand on est de retour chez soi.

Le 17 janvier 1789 :

Aujourd'hui, je vais dîner chez M. Euler qui marie sa fille cadette, jolie comme un ange, et qui n'a que 15 ans, au professeur Bernouilli [2]. La jeune personne est contente de cette association mathématique, et c'est tout ce qu'il en faut.

Le 21 :

Quelqu'un disait à M. Euler qu'il mariait sa fille Charlotte trop jeune. « Que voulez-vous que je fasse, répondit-il, elle ne veut plus jouer avec les poupées, il faut bien lui donner un mari pour l'amuser. »

Ce bonheur conjugal ne devait pas être de longue durée. En effet, à la date du 19 juillet déjà, Mlle Lienhardt écrivait :

Il y aura six semaines que Bernouilli s'est marié; il s'est noyé dans la rivière où il était allé se baigner imprudemment au sortir de table. Voilà sa femme veuve à 15 ans.

Ce veuvage ne devait durer guère plus que le premier bonheur conjugal lui-même. En effet, un an après la mort de son mari, le 14 juin 1790, Mlle Lienhardt étant allée dîner chez ses amis Euler, trouva tout le monde fort en gaîté, la petite veuve Bernouilli étant sur le point de se remarier avec le nouveau pasteur allemand, M. Collins. Et elle ajoute :

[1] En 1784, l'Académie française couronna cet ouvrage de A. Berquin, comme le livre le plus utile qui eût été publié dans le cours de l'année.

[2] La famille Bernouilli, de Bâle, a laissé un nom qui n'a rien perdu de sa célébrité. C'était une famille de savants et de mathématiciens.

« Dans un mois l'année de veuvage sera achevée et alors cette union sera accomplie. » Au jugement de Mlle Lienhardt, la jeune veuve « gagnait visiblement au change », car son futur mari était « aimable, il avait de l'esprit, des connaissances et plusieurs talents agréables ». Mais Mlle Lienhardt trouvait « plaisant d'entendre dire qu'une personne de 16 ans se mariait pour la seconde fois ».

* * *

A son arrivée à St-Pétersbourg, Mlle Lienhardt ne pouvait manquer d'être assez promptement mise en relation avec les protestants de langue française qui se trouvaient dans cette capitale de l'empire russe, ou, tout au moins, avec les principaux d'entre eux. Il ne paraît pas cependant qu'elle soit tombée là dans un milieu bien vivant. Nous pouvons le conclure de ces lignes du 19 septembre 1783, dans lesquelles, pour la première fois, elle aborde ce sujet :

Notre Eglise française ne se distingue guère par sa dévotion, car si, à l'ordinaire, on y trouve 30 personnes, c'est beaucoup. J'avoue que je n'aime pas à voir cette tiédeur dans le service divin, qui me fait surtout peine dans ceux qui, étrangers dans le pays, ont encore plus besoin de la protection de l'Etre tout bon qui gouverne le monde et qui dirige les cœurs des hommes à sa volonté.

Mlle Lienhardt ne nomme pas le pasteur français alors en fonctions dans cette Eglise et qui, peut-être, pour une cause ou pour une autre, n'était pas qualifié pour attirer les auditeurs dans son temple. Mais ce pasteur inconnu devait avoir un successeur qui se ferait une réputation d'orateur et qui, dans la suite des temps, jouerait un rôle politique bien fait pour assurer à son nom une certaine célébrité. C'était Etienne Dumont, de Genève [1]. En 1782, il avait quitté sa ville natale et était venu rejoindre une de ses sœurs à Saint-Pétersbourg, où il occupa la place de pasteur de l'Eglise réformée française du 13 juillet 1784 au 28 juin 1785. Le 27 juillet il prononçait son premier sermon au sujet duquel Mlle Lienhardt écrit : « il m'a fait un plaisir infini. »

[1] 1759-1829.

Il est à supposer que la prédication de M. Dumont satisfit généralement, car il vit bientôt se presser au pied de sa chaire non seulement une multitude d'auditeurs, mais encore des princes et des grands seigneurs. A la date du 10 mars 1785, Mlle Lienhardt écrivait :

Dimanche, je fus à l'église où M. Dumont, notre jeune pasteur, nous fit un excellent discours. Le prince de Wurtemberg était au nombre des auditeurs, car la brillante déclamation du citoyen genevois met notre Eglise en réputation et nous attire beaucoup de monde.

Et le 12 mai :

M. Dumont, notre pasteur, se fait ici brillante réputation. Le grand-duc (le futur empereur Paul Ier), s'est fait lire un de ses sermons et l'a fait prier de le faire imprimer. Le comte Czernicheff l'a rencontré l'autre jour chez moi et l'a prié à dîner ; il a été enchanté de sa conversation et lui a dit qu'il ne saurait revenir trop souvent. M. Dumont réunit singulièrement le ton d'un homme du monde à la modestie de son état, et ce double avantage doit nécessairement frapper et prévenir en sa faveur tous ceux qui le voient pour la première fois.

Malheureusement pour l'Eglise française de St-Pétersbourg, M. Dumont ne devait pas faire un long séjour dans cette grande ville. Au fond, il faut reconnaître qu'il était plus fait pour la tribune ou la presse que pour la chaire, et que sa vocation pastorale n'était pas assez accentuée pour qu'elle pût résister à des sollicitations d'une autre nature. Le 15 juin 1785, Mlle Lienhardt écrivait :

Ce matin, j'ai eu la visite de M. Dumont auquel on fait des propositions dorées pour l'attirer en Angleterre. S'il les accepte, il aura 500 Liv. st. par an. Il n'est pas de doute sur le parti qu'il prendra quoiqu'il ait pris trois semaines pour réfléchir, car toute sa famille le presse de ne pas refuser cette bonne fortune.

Et, en effet, M. Dumont devait accepter les « propositions dorées » qui lui étaient venues de l'Angleterre. Le 2 juillet :

Je reviens de l'église. Nous avons eu un discours excellent, mais

le chagrin d'apprendre que le sort de M. Dumont est décidé et qu'il va nous quitter. Personne ne pourra l'en blâmer et je crains bien que personne ne le remplacera, car il est rare qu'avec des talents comme les siens, on songe à quitter sa patrie. Si M. Dumont restait ici, je crois qu'il ferait beaucoup de prosélytes.

Il paraît qu'aux sermons de M. Dumont les dames russes, qui se trouvaient parmi les auditeurs, éprouvaient des émotions qui se manifestaient par des larmes abondantes.

Le 11 septembre :

Je reviens du sermon où il y avait un monde prodigieux et plus de Russes que de Français. M. Dumont nous a fait un excellent sermon sur l'Education. Oh ! comme les dames russes se regardaient ! Je crois que plus d'une en aura pris sa part.

Le 20 :

M. Dumont vient de me faire visite. Nous l'entendrons dimanche pour la dernière fois. Il nous donnera son sermon sur l'égoïsme que le prince Potemkin veut entendre. On ne peut avoir plus de vogue ni mieux la mériter. Hier, je passai la soirée avec lui chez Mme Ador. Il est charmant en petit comité et toujours tout ce qu'il veut être.

Quel devait être l'effet de ce fameux sermon que le favori de Catherine II avait désiré entendre ? Mlle Lienhardt va nous l'apprendre. Le 25 :

Ce matin, j'ai été à l'église qui a été très brillante Le prince est arrivé à 10 heures précises, et, ce qui lui arrive rarement, a été obligé d'attendre demi heure l'arrivée du prédicateur, ce qu'il a paru faire de fort bonne grâce. Quant au sermon sur l'égoïsme, j'avoue qu'il ne m'a pas causé la même sensation (!) qu'au gros de l'auditoire, peut-être par la raison qu'on me l'avait trop vanté d'avance. Je crois cependant en avoir trouvé une autre : c'est que l'exorde m'a paru si brillant qu'il ne pouvait que faire du tort au reste. C'était comme un jardin anglais à l'entrée duquel on aurait placé un temple majestueux. Frappé d'abord d'admiration, on ne pourrait voir qu'avec une sorte d'indifférence les jolis sentiers, les bosquets et les autres embellissements dont on aurait été enchanté si on vous les avait fait voir par degrés, en vous conduisant au temple qui devait en décorer le fond. Pour faire mieux juger de ce que je viens de dire, M. Dumont avait pris pour texte ces mots

connus du roi de Babylone. « Je suis seul et il n'y a que moi sur la terre ». [1] Ces paroles, si bien faites pour attirer l'attention de l'auditoire, l'ont fixée d'abord par la supposition la plus intéressante. Il paraissait, disait M. Dumont, qu'elles ne pouvaient convenir qu'au premier homme, lorsque, seul encore dans la création, il exprimait ses regrets d'être privé des plaisirs de la société. Le tableau d'une entière solitude, mis en opposition avec les charmes de la société, fait le plus grand effet.

Nous ne voudrions pas faire tort au brillant orateur de l'église française de St-Pétersbourg, mais, à en juger par l'analyse, — trop sommaire, il est vrai, que Mlle Lienhardt fait de son sermon, — ce dernier devait être d'une incroyable pauvreté de fond, ce qui, du reste, était assez généralement le cas à cette époque. Mlle Lienhardt semble avoir été elle-même peu satisfaite. Après l'exorde où le prédicateur avait « touché le grand ressort de son âme », le reste « quoique parfaitement bien dit, ne fit plus sur elle la moindre sensation (*sic*) ». Avant le soir, elle apprit que le « prince en avait à peu près jugé de même, c'est-à-dire que, quoiqu'il en ait été très content, il s'était cependant attendu à quelque chose de mieux encore. »

En Angleterre, Dumont fut appelé à faire l'éducation des fils de lord Shelburn. Mais, lorsque la révolution éclata en France, il vint à Paris, où, lié avec Mirabeau, il aida ce dernier à préparer ses fameux discours et collabora avec lui au *Courrier de Provence*. Dumont, après un nouveau et long séjour en Angleterre, revint à Genève en 1814. Il y occupa un siège au Conseil représentatif et se fit un nom comme publiciste. Il était un des habitués du salon de Mme de Staël, au château de Coppet. Il mourut à Milan en 1829.

Etienne Dumont eut-il un successeur dans la chaire de l'Eglise française de St-Pétersbourg ? Mlle Lienhardt est

[1] Ces mots ne se trouvent pas dans la Bible. Mlle Lienhardt aura mal compris et confondu avec Daniel IV, 27, paroles pleines d'orgueil sorties de la bouche de Nébucadnetsar.

muette sur ce point. Mais elle parle de ce M. Collins qui, quelques années plus tard, devait épouser la jeune veuve du professeur Bernouilli. A la date du 24 novembre 1788, elle écrivait :

Dimanche passé, je fus à l'église, où j'entendis un discours excellent de notre jeune pasteur allemand, M. Collins. Il avait choisi pour texte : l'amitié est la première consolation de la vie (!). Dieu donne un ami à l'honnête homme (!). Il y avait bien des bonnes choses à dire sur ce sujet, aussi je sortis fort contente de ce sermon.

Evidemment Mlle Lienhardt avait le contentement facile. Chose singulière ! Il semble que, le 24 novembre 1788, le prédicateur que Mlle Lienhardt désignait déjà comme « le jeune pasteur allemand » n'ait revêtu définitivement et officiellement ce caractère que plus d'une année après. En effet, le 2 février 1790, Mlle Lienhardt raconte que, le dimanche précédent, elle a été à l'église « pour y entendre le sermon d'entrée de M. Collins ». Etait-ce dans l'église française et M. Collins aurait-il été le successeur de M. Dumont, tout en prêchant aussi en allemand ? On pourrait le conclure de ces mots : « Il prêche bien, mais cependant il n'a pas en chaire la grâce et l'éloquence de M. Dumont ». Nous laissons ce petit problème sans solution. Quelques jours auparavant, soit le 30 janvier, Mlle Lienhardt avait écrit dans son journal : « M. Euler vient de me présenter notre nouveau pasteur allemand dont j'ai été fort contente. C'est un M. Collins, de Kœnigsberg, qui n'a que 27 ans ; ce qui n'est pas indifférent ». Et si nous demandions en quoi cela n'était pas indifférent ? Mlle Lienhardt nous répondrait : « Car les études théologiques sont de nos jours sur un ton plus analogue à la façon de penser du temps présent. Il faut plus d'éloquence et plus de morale. Enfin, il faut présenter les dogmes de la religion sous un jour qui puisse satisfaire les êtres pensants et M. Collins a précisément le ton et la conversation qui paraissent promettre le genre de sermons

que nous devons désirer. Un extérieur modeste, un ton de douceur qui promet la tolérance et une manière agréable de s'exprimer bien sur toutes sortes de sujets. »

Cette petite excursion de Mlle Lienhardt dans le domaine théologique et religieux nous permet de juger assez bien de ce que devait être la prédication protestante dans certains milieux, à cette fin du XVIIIe siècle qu'on a appelé le siècle des lumières. C'était — les sermonnaires de cette époque en font foi — lamentablement pauvre. Au reste, à partir de ce moment, Mlle Lienhardt ne revient plus sur ce sujet ; elle semble n'y avoir désormais pris qu'un intérêt très médiocre. Toutefois, avant de clôre ce chapitre, encore un mot sur Etienne Dumont.

A la date du 15 mars 1790, Mlle Lienhardt raconte qu'elle a vu un acteur nommé Aufrène qui donne des leçons de déclamation. « Il m'a parlé de M. Dumont qui a pris des leçons chez lui ». Le pasteur de l'Eglise française de St-Pétersbourg n'aurait donc pas été le premier orateur sacré qui aurait demandé à l'art du tragédien la révélation de secrets propres à augmenter la puissance de la parole, en développant les dons naturels. Ce même Aufrène avait connu un autre de nos compatriotes, le ministre Reybaz, l'un des plus actifs collaborateurs de Mirabeau, et bourgeois de Vevey, où sans doute Mlle Lienhardt l'avait connu. Lorsqu'elle parla de lui à Aufrène, celui-ci fut « si enchanté d'entendre parler de ce cher ami, comme il l'appelait, qu'il me posa la main sur le bras. Je crois qu'il voulait m'empêcher de lui échapper avant d'avoir achevé tout ce qu'il avait à me dire sur ce sujet. »

(*A suivre*). J. Cart.